

Viatcheslav Ivanov, la Russie, Rome, l'universel

FRANÇOISE LESOURD

L'idée de conversion au sens qu'elle a dans la plupart des articles de ce recueil – passage d'une confession reconnue comme insatisfaisante ou insuffisante à une nouvelle foi considérée comme plus authentique –, ne s'applique pas à Viatcheslav Ivanov. Il n'est pas un penseur de l'oubli ou de la séparation... Confronté aux malheurs de son pays, il affirme avec force que les valeurs spirituelles demeurent, à travers l'épreuve. Troie, la cité détruite, reste d'autant plus elle-même qu'elle renaît en Rome après avoir subi la transmutation de l'incendie : le cyprès, gardien de la cité, sait bien

... que Troie gagnait en force,
Dans le désastre de Troie consumée¹.

Cet oxymore culturel – Troie étant le symbole de la perte inéluctable, Rome celui de la pérennité – exprime en quelques mots la conviction que le visage unique d'une culture, préservé par une autre, demeure, en dépit de l'anéantissement visible. La *Correspondance d'un coin à l'autre*² est l'affirmation la plus claire de cette atti-

1. Cf. Vjačeslav Ivanov, *Ave Roma. Rimskie Sonety* [*Ave Roma. Sonnets romains*], SPb., Kalamos, 2011 (éd. A. Šiškin).

2. *Perepiska iz dvux uglov*, éd. R. Bird, M., Vodolej Publishers ; Progress-Plejada, 2006. En fr. : *Correspondance d'un coin à l'autre*, traduit par Charles Du Bos et Viatcheslav Ivanov, Lausanne, L'Age d'Homme, 1979.

tude de pensée – une pensée de la culture inséparable d'une conception très précise de l'immortalité et d'une espérance au sein religieux du terme, qui donne sens aux malheurs historiques, tout en transcendant les différentes confessions.

C'est donc une « conversion » qui n'a rien d'un abandon, d'un renoncement à une foi ancienne. D'ailleurs Viatcheslav Ivanov n'utilise pas ce terme, mais celui de « réunion » – réunion à ce qu'il considère, après Vladimir Soloviev, comme « l'Église universelle ». Par elle, loin de renoncer aux valeurs spécifiques de l'orthodoxie russe, il espère au contraire leur donner une pleine résonance, alors qu'elles ont été plus ou moins occultées par le schisme et ensuite par la révolution, et qu'elles sont même directement menacées par un contexte historique destructeur.

Le 28 août 1924, Viatcheslav Ivanov, grâce à un ordre de mission qu'il avait obtenu grâce à l'intervention du Professeur Grevs, quittait l'URSS pour ne plus y revenir. Il partait tout à fait officiellement, avec un passeport soviétique. Même si, en fait, il savait qu'il ne rentrerait sans doute jamais, il n'était pas un émigré, et il dépendait financièrement, surtout au début, de la pension que lui allouait le gouvernement soviétique. Situation qui devenait de plus en plus angoissante avec la montée du fascisme, et vu la précarité des emplois qu'il occupait.

Il allait passer les vingt-cinq dernières années de sa vie en Italie. En 1926, il était invité au Collegio Borromeo de Pavie, officiellement pour y enseigner l'allemand, mais plutôt pour être une sorte de présence culturelle supra-nationale. (« Il Suo compito e' il vivere con noi », lui a-t-on dit au moment où il a été engagé par la direction du Collegio³). À partir de 1934, il enseigne à Rome, au Russicum.

Viatcheslav Ivanov est devenu catholique en 1926. Un article d'Alexeï Ioudine⁴ publié dans la revue *Simvol* apporte un certain nombre de renseignements factuels très précieux sur cet épisode. Il

3. Lettre du 3 novembre 1926 (carte postale), *Izbrannaja perepiska s synom Dmitriem i doč'erju Lidiej* [Choix de lettres à son fils Dmitri et sa fille Lydia], p. 491, in *Simvol*, 53-54, Paris-M., Institut filosofii, teologii i istorii sv. Fomy, 2008.

4. A. Judin, « Ešče raz ob "obraščenie" Vjač. Ivanova v katoličestvo : formula prisoedinenija ili formula otrečenieja ? » [Retour sur la « conversion » de Viatch. Ivanov au catholicisme : formule de réunion ou formule d'abjuration ?], in *Simvol*, 53-54, Paris-M., Institut filosofii, teologii i istorii sv. Fomy, 2008, p. 631-641.

montre bien les obstacles qui pouvaient surgir, en particulier du côté de la bureaucratie vaticane, qui ne concevait rien d'autre qu'une *abjuratio*. D'après le document cité dans son intégralité, qui reprend la formule standard, Viatcheslav Ivanov aurait été libéré de cette nécessité parce qu'il aurait auparavant « renoncé » à certaines « hérésies » et « erreurs ». La lecture de cet article montre que dans ces démarches officielles pour se réunir à l'Église catholique, Viatcheslav Ivanov a mis en pratique des convictions qu'il développe ailleurs en détail : l'Église à laquelle il proclame sa fidélité est celle des premiers conciles, époque où l'Église d'Orient reconnaissait l'évêque de Rome ; ce qu'il rejette, c'est la période synodale de l'Église russe, qui marque son asservissement par l'État, et la mainmise des laïcs sur son fonctionnement.

Son attitude à l'égard du catholicisme, mais surtout de l'orthodoxie russe au moment où elle était, de plus, directement menacée d'anéantissement, se donne à voir avec une netteté exceptionnelle dans un document publié non dans son intégralité, mais assez largement, dans ce même numéro double (53-54) de *Simvol* : il s'agit de ses lettres à ses enfants – sa fille Lydia et son fils Dmitri. Ces lettres permettent de cerner au plus près, au plus intime, le sens de sa « conversion » au catholicisme.

Ce sont des lettres très personnelles (même si certaines étaient parfois communiquées à des proches) et elles sont précieuses par leur type d'expression, direct, familier et allant toujours à l'essentiel : elles mettent parfaitement en lumière ses choix fondamentaux. Elles sont d'autant plus significatives qu'on connaît bien le respect et l'attention que Viatcheslav Ivanov avait pour ses enfants, pour toutes les manifestations de leur vie intellectuelle et spirituelle (par exemple on voit dans ces lettres avec quel soin il analyse les compositions musicales de sa fille).

Cette correspondance va d'août 1925 au début des années 1930. Vivant à Rome, c'est surtout pendant les vacances qu'il écrit à ses enfants (quand ils sont au bord de la mer tandis que lui reste à Rome), ou pendant ses périodes d'enseignement au Collegio Borromeo, et à partir de 1927 quand son fils Dmitri est en Suisse pour soigner sa tuberculose. Cette correspondance s'arrête en 1934, quand il est nommé au Russicum.

Curieusement, c'est surtout par la négative, par ses réticences lorsque son fils manifeste le désir de devenir à son tour catholique, que l'on perçoit les raisons de sa démarche.

Sa conversion lui avait valu des condamnations. Il faut noter qu'elle a eu lieu au moment où il obtenait ce poste au Collegio Bor-

romeo. Était-ce donc, comme le prétendent certains, qu'un rapprochement par rapport aux catholiques lui rendait plus facile l'obtention d'un travail ? À cela on peut objecter que rien ne l'obligeait à chercher un poste précisément dans une institution religieuse. Sa renommée intellectuelle aurait pu lui ouvrir d'autres voies. On sait à quel point les grandes universités européennes étaient désireuses de s'associer des intellectuels aussi prestigieux.

Mais le danger de faire des choix dictés par la situation du moment a pourtant été envisagé, et c'est lui surtout qui motive ses réserves vis-à-vis des désirs de conversion au catholicisme exprimés presque au même moment par son fils. Celui qui s'engage dans une pareille démarche doit avoir conscience de sa responsabilité, dit Viatcheslav Ivanov, sous peine d'être un « renégat, agissant conformément au proverbe "ubi bene, ibi patria" »⁵. À cause de la situation historique, l'appellation de « renégat » que s'attiraient souvent les convertis au catholicisme au XIX^e siècle, prenait encore une autre virulence : on abandonnait, intellectuellement et spirituellement, sa patrie en danger. À la même époque Lev Karsavine lui aussi exilé, écrivait : si on me demande de renoncer intérieurement à la Russie, alors, « moi, je préfère périr avec mon peuple, russe, orthodoxe. Et dans les instants de cruelles épreuves il ne me convient pas de renoncer à ma langue natale et au nom de ma patrie »⁶.

Le risque moral d'adopter le catholicisme dans leur situation, c'était celui de la facilité : choisir de s'adapter, par une complaisance peut-être même inconsciente, à un environnement catholique, pour se sentir mieux intégré. C'est cela que souligne Viatcheslav Ivanov lorsqu'il dit à son fils :

[...] malgré tout, il faut suivre son chemin spirituel en portant sa croix, non en se faisant soutenir par des amis désireux de traîner le « cher petit » jusqu'à l'apôtre Pierre, posté à la porte du paradis avec son trousseau de clefs, et de "faire une bonne œuvre", en lui fournissant son *ticket* d'entrée au paradis, un peu comme un billet

5. « ... иначе он был бы просто ренегат, поступающий по пословице: "ubi bene, ibi patria" », Lettre du 12 mars 1927 à Lydia et Dmitri Ivanov, *Izbrannaja perepiska, op. cit.*, p. 539.

6. « ...я предпочту погибнуть со своим русским православным народом. И в минуту тяжких испытаний мне не пристало отказываться от родного языка и родного имени », « Еввора і Евразія », *Sovremennye zapiski* [Annales contemporaines], Paris, 1923, XV, 2, p. 298.

pour une messe pontificale. Tout cela n'est que superstition et fanatisme étriqué – des sottises, et rien de plus⁷.

Son fils se plaignait, en restant orthodoxe, de se sentir coupé de ceux qui l'entouraient en Italie – or ce sentiment⁸, objecte-t-il, pourrait tout aussi bien renaître, mais cette fois vis-à-vis de la communauté des orthodoxes, s'il rentrait un jour en Russie :

[...] ce sentiment pénible te semblera tout à fait léger par comparaison avec ton futur sentiment d'isolement, lorsque toi, Dima, en Russie, croyant parmi les croyants, tu te retrouveras tout seul et ne sauras plus où aller, quand dans toutes les églises tu verras brûler des cierges dans les mains des fidèles et les visages resplendir d'une lumière encore plus vive sous l'effet de la grâce Divine présente en eux⁹.

Il prend très au sérieux la volonté de son fils d'adopter le catholicisme, mais lui recommande d'en parler avant toute chose avec un prêtre orthodoxe, d'aller à l'église russe. « Il serait bon de prendre chez le p. Siméon un catéchisme orthodoxe, et précisément celui du métropolite Philarète (qui d'ailleurs reconnaissait l'Église d'Occident comme aussi vraie que celle d'Orient...) »¹⁰. Viatcheslav Ivanov pense aux procès en canonisation, auxquels participe toujours un « avocat du diable »¹¹. Le p. Siméon en serait l'équivalent, et il propose aussi de remplir lui-même ce rôle.

7. « ...все же, идти по духовному пути нужно неся свой крест, а не быть подхваченным под руки друзьями, которые хотят таким образом дотащить "родного человечка" до апостола Петра, сидящего с ключами у дверей рая, и "порадеть" за него, представив ticket на вход в рай, в роде пропусков на папское служение. Все это – суеверие и узкий фанатизм, – вздор и только », Lettre du 12 mars 1927 à Lydia et Dmitri Ivanov, *Izbrannaja perepiska, op. cit.*, p. 540.

8. « чувство быть отрезанным », *Ibid.*, p. 540.

9. « ...это тяжелое чувство покажется совершенно легким в сравнении с будущим чувством отделенности, когда ты, Дима, в России, верующий среди верующих, окажешься одиноким и не будешь знать, куда тебе пойти, когда во всех церквях будут гореть свечи в руках молящихся, и лица людей будут светиться светлее свеч от присутствия в них Божьей благодати... », *Ibid.*, p. 540.

10. « ...Было бы полезно взять у о. Симеона и православный катехизис, а именно митрополита Филарета (который, кстати сказать, признавал западную церковь столь же истинною, как и восточную...) », *Ibid.*, p. 538.

11. *Ibid.*, p. 538.

Car il s'agit de ne pas sous-estimer les mérites de l'Église d'Orient. Et l'idée (non canonique) que le successeur de Pierre est faillible lui inspire une réflexion sur la complémentarité des Églises :

[...] comme l'apôtre Pierre lui-même a eu des instants de faiblesse (il a renié le Christ devant les gens pendant quelques heures), de même il est pensable que l'Église de Pierre, c. à d. l'Église romaine, puisse avoir des instants, ou des heures (et dans l'histoire ce seront des siècles et des époques) de faiblesse, d'obscurcissement, d'infidélité partielle à la mission que le Christ lui a confiée. Je dis « partielle », parce qu'une trahison entière et définitive est impossible, car le Christ a dit de son Église, bâtie par lui sur cette "pierre", que "les portes de l'enfer ne prévaudront pas" (*portae Inferium non praevalent*). Dans ces époques supposées, l'Orient, conservant dans toute sa pureté la tradition (sauf sur un point : l'obéissance à Pierre) et la grâce des Sacrements, peut être indispensable, selon les voies suivies par la Providence Divine, pour aider ensuite Pierre lui-même¹².

Cette façon d'envisager la papauté est particulièrement intéressante, car elle affirme la primauté de Pierre tout en prenant ses distances par rapport à l'infaillibilité pontificale. Sur cette question centrale de la papauté, il fait remarquer que « l'Église des sept conciles », à laquelle l'orthodoxie affirme être fidèle, reconnaissait l'autorité de l'évêque de Rome (c'est un argument qu'il semble avoir fait valoir au moment de sa réunion à l'Église catholique) :

L'Orient grec a reconnu le pouvoir du pontife romain pendant mille ans. Pendant ce temps il y a eu sept conciles œcuméniques, dont les actes constituent le fondement de l'orthodoxie, de grands hommes d'Église ont vécu et enseigné, ainsi que les docteurs de

12. « ...как сам апостол Петр имел мгновения слабости (отрекся перед людьми на несколько часов от Христа), так же мыслимо, что и Петрова, т.е. римская, церковь может иметь мгновения, или часы (а в истории это будут века и эпохи), слабости, потемнения, частичной измены завету Христа. Я говорю "частичной", потому что целостная и окончательная измена не возможна, ибо Христос сказал о своей Церкви, создаваемой им на "камне" – Петре, что "врата адовы не одолеют ее" ("И вот в такие предполагаемые эпохи Восток, в чистоте хранящий предание (кроме одного пункта: послушания Петру) и благодать Таинств, может быть необходим, в путях Божественного Провидения, чтобы помочь потом самому Петру ». *Ibid.*, p. 539.

l'Église d'Orient, dont les avis jouissent de la plus grande autorité auprès de l'orthodoxie (comme d'ailleurs auprès de l'Occident)¹³.

Ce qui pourrait sembler à première vue paradoxal, c'est qu'on trouve dans ces lettres une véritable apologie de l'orthodoxie, en tous cas comme foi du peuple :

Car elle [la grâce] *surabonde* dans l'orthodoxie (malgré le schisme, quoi qu'en disent les ennemis de l'orthodoxie et ceux qui ne la connaissent pas), et la liturgie orientale n'est pas seulement *extérieurement* (comme tu écris) plus belle que l'occidentale, mais aussi spirituellement plus rayonnante¹⁴.

Et il donne en exemple Séraphin de Sarov ou Saint Serge de Radonège qui, à ses yeux, sont les preuves de cette grâce qui surabonde dans l'orthodoxie russe.

Le danger d'une conversion, dans les conditions de l'émigration, est de sanctionner une indifférence à la spécificité de chaque confession. L'éclectisme religieux, cette forme d'indifférence au visage unique de chaque religion, avait été à la mode au début du XX^e siècle en Russie. Pour Viatcheslav Ivanov, plus encore qu'une faute de goût, c'était une faute de la pensée, un manque de précision. De la même façon que chez lui le mélange des langues (et des cultures), n'est pas leur confusion, comme l'a rappelé Pamela Davidson¹⁵, la valeur spécifique de chacune d'elles se détachant plus clairement sur l'arrière-plan de la culture mon-

13. « Греческий Восток признавал власть римского первосвященника целых тысячу лет. За это время было семь вселенских соборов, постановления которых составляют основу православия, жили и учили великие святители и учителя восточной церкви, мнения которых имеют для православия (как и для Запада) величайший авторитет ». Lettre du 10 mars 1927 à Dmitri Ivanov, *Ibid.*, p. 530.

14. « Ибо она [благодать] *изобилует* в православии (несмотря на схизму, что бы ни говорили враги православия и не знающие его), и восточная служба не только *внешне* (как ты пишешь) прекраснее западной, но и духовно светозарнее ». Lettre du 12 mars 1927 à Lydia et Dmitri Ivanov, *Ibid.*, p. 540.

15. Exposé de Pamela Davidson au IX^e colloque international consacré à Viatcheslav Ivanov pour le 140^e anniversaire de sa naissance (*Poët – myslitel' – učenyj*, M., 2006) sur son édition de la correspondance entre Viatcheslav Ivanov et C. M. Bowra, l'un des fondateurs de la slavistique anglaise : « Vyatcheslav Ivanov and C. M. Bowra, *a correspondence from two corners on humanism* », éd. Pamela Davidson, Birmingham, 2006, Centre for Russian and East European Studies, University of Birmingham.

diale toute entière, de même la réunion souhaitée des Églises ne gomme pas les différences. Ses lettres à ses enfants, où toutes les langues de l'Europe (celles du présent et du passé) entrent dans un dialogue infini sans se confondre, sont une illustration de cette attitude intellectuelle.

Dans l'évolution à la fois artistique et spirituelle de Viatcheslav Ivanov, la « conversion » marque justement une époque nouvelle : on est maintenant assez loin des thèmes dionysiaques, du « dieu martyrisé à mort, vivant d'une vie secrète dans les tréfonds de la terre, puis resurgissant dans l'allégresse de l'ombre de la mort, dieu de la "renaissance", de la "palingénésie" »¹⁶, mais aussi « dieu de l'extase, dans laquelle la personnalité perd le sentiment des limites entre elle-même et le monde, entre l'allégresse et l'affliction – mais tout autant entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas »¹⁷. L'idée plus spécifiquement christique de sacrifice volontaire et pleinement conscient donne une autre résonance à celle de la vie renouvelée à travers l'anéantissement. Le sacrifice, s'opposant à la confusion dans l'indifférencié, assure cette conservation du visage unique dans la renaissance en l'autre.

S'adressant à son fils, Viatcheslav Ivanov insiste avant tout sur la responsabilité impliquée par son geste, surtout à cette époque historique précise. C'est une responsabilité à assumer vis-à-vis des siens, de ce qu'on peut appeler son « peuple », c'est-à-dire, toujours, les orthodoxes russes : il faut

[...] savoir très précisément quoi répondre aux orthodoxes, quand ils demanderont des comptes sur cette décision. Car ils (la Russie) ont le droit moral de demander ainsi des comptes, et celui qui prend sur lui la responsabilité d'un acte personnel qui va à l'encontre de l'usage à la fois national et individuel, doit savoir quoi répondre et enseigner les autres...¹⁸

16. « ...бог умирания мученического, и сокровенной жизни в чреватых недрах земли, и ликующего возврата из сени смертной, "возрождения", "палингенесии" », in « Ницше и Динис » [Nietzsche et Dionysos], *Sobranie sočinenij*, Bruxelles, Foyer Oriental Chrétien, 1971, p. 718.

17. « ...бог исступления, в коем личность забывает о границах между собой и миром, между ликованием и скорбью – а также между дозволенным и недозволенным » (S. S. Averincev, « Vjačeslav Ivanov : put' poëta meždu mirami » [Viatcheslav Ivanov : le chemin du poète entre les mondes], in *Skvorešnic vol'nyx graždani...*, SPb., Aleteja, 2001, p. 41).

18. нужно « отчетливо знать, что ответить православным, когда они потребуют отчета в принятом решении. Ибо они (Россия) имеют

Car, en changeant de confession, on porte, volontairement ou non, un jugement sur celle que l'on abandonne :

On va te demander de déclarer ta soumission *personnelle* au Successeur de Pierre, et donc de porter un jugement sur ta Patrie, sur l'Église locale au sein de laquelle tu es né. Est-ce qu'il convient vraiment que des gamins de quinze ans soient des juges ?¹⁹

Le sentiment de responsabilité qu'il ressent, lui, en entreprenant une telle démarche est d'autant plus grand qu'il ne renie rien, et qu'il continue de se sentir engagé, peut-être plus que jamais, vis-à-vis de la Russie et de son destin. Jamais il n'associe les bolcheviks à l'idée de la Russie, contrairement à tous ceux pour qui le nouveau pouvoir était d'une certaine façon légitimé parce qu'il aurait exprimé quand même un choix du peuple russe. Mais Viatcheslav Ivanov reconnaît la part de responsabilité portée dans la catastrophe par les intellectuels de l'Âge d'argent, par la « Renaissance russe », à laquelle il a participé. La révolution est le produit d'une faute collective – celle de la classe cultivée, qui n'a pas su en protéger la société, et celle des artistes qui ont (consciemment ou non) appelé de leurs vœux des cataclysmes supposés bénéfiques²⁰.

S'il y a un jugement porté sur l'orthodoxie, il l'est sur les « mauvais pasteurs »²¹ qui « ont emmené le peuple loin de cette partie du troupeau qui était restée avec ses pasteurs légitimes »²². Les « mauvais pasteurs » ont d'abord été les Byzantins, les Grecs : « C'est seulement en 1054 que les Grecs se sont définitivement mutinés, et se sont séparés de Rome. Ce sont les Grecs qui ont appris tout cela

нравственное право потребовать такого отчета, и принимающий на себя ответственность в личном действии, противоречащем общему народному укладу и самоопределению, должен уметь ответ держать и других научить ». Lettre du 12 mars 1927 à Lydia et Dmitri Ivanov, *Izbrannaja perepiska, op. cit.*, p. 539.

19. « От тебя требуется заявление о личном подчинении Преосвященному Петра и, следовательно, суд над своей Родиной, над своей поместной церковью, в которой ты родился. Подобаает ли пятнадцатилетним мальчикам быть судьями? », lettre du 10 mars 1927 à Dmitri. *Ibid.*, p. 532.

20. S. S. Averincev, « Vjačeslav Ivanov : put' poëta meždu mirami », *op. cit.*, p. 96.

21. « злые пастухи ». Lettre du 10 mars 1927 à Dmitri Ivanov, *Izbrannaja perepiska, op. cit.*, p. 531.

22. « увели далеко прочь от той части стада, что осталась со своим законным пастырем ». *Ibid.*

aux Russes, ils ont armé nos ancêtres contre Rome »²³. Mais c'est surtout l'Empire, l'État russe, qui a détourné à son profit l'idée religieuse, et sur ce point les gouvernants des XVIII^e et surtout XIX^e siècles sont aussi coupables que Pierre le Grand. Obligé, contre son gré, d'aborder des questions politiques (même très larges) pendant ses conférences, Viatcheslav Ivanov affirme que la plaie de la vie russe reste pour lui (comme pour tant d'autres, d'Ivan Gagarine à Vladimir Soloviev et à Leskov), « l'asservissement de l'Église par l'État »²⁴. Après Vladimir Soloviev dans *La Russie et l'Église universelle*, il affirme que la responsabilité essentielle dans le schisme pèse sur une certaine part du clergé orthodoxe, mais que la question essentielle est celle de son statut par rapport au pouvoir temporel.

En fait la « conversion » de Viatcheslav Ivanov était une prise de position face au destin historique de la Russie – et la situation historique qu'ils vivaient à ce moment exacerbait encore son sentiment de responsabilité, car à cette époque l'Église orthodoxe en Russie apparaissait comme menacée dans son existence même.

Dans cette situation à la fois historique et personnelle bien particulière, l'attitude de Viatcheslav Ivanov à l'égard de la Russie et de Rome n'est pas ambiguë, elle est double. N'ayant aucune sympathie pour le régime soviétique, de façon inattendue il reste malgré tout un patriote de la Russie contemporaine, même bolchévique :

Intérieurement, on peut dire que je suis maintenant très éloigné de la Russie, mais quand Ottokar²⁵, dans ses deux conférences sur la Russie, s'est mis à parler de « disfatto », « catastrophe », « crollo » – ce qui d'ailleurs n'a rien d'offensant pour les non-bolcheviks –, je ne sais pourquoi, je me suis soudain senti patriote de la Russie actuelle, à la manière des vrais citoyens soviétiques²⁶.

23. « Только в 1054 г. греки окончательно взбунтовались и отделились от Рима. Русских всему научили греки, и они вооружили наших предков против Рима ». *Ibid.*, p. 530.

24. « порабощение Церкви Государством ». Lettre des 17-18 décembre 1926 à Lydia et Dmitri Ivanov, *Ibid.*, p. 505.

25. Nikolai Petrovič Ottokar, ancien élève du professeur Grevs à Saint-Petersbourg, enseignant d'histoire à l'Université de Florence de 1930 à 1957. Il était venu à Pavie, sur la recommandation de V. Ivanov, faire des conférences sur la Russie.

26. « Я в душе очень было отошел от России, но когда Оттокар в своих двух лекциях о России стал говорить о "disfatto", о "catastrofe", о "crollo", – ничего, кстати сказать, обидного для русских-небольшевиков, я почему-то почувствовал себя патриотом современной России, в роде

Il souligne humoristiquement le caractère incongru de cette réaction instinctive, sans la renier :

« Odi et amo », disait Catulle. Et puis cette fameuse « coincidentia oppositorum » du philosophe Nicolas de Cues. « Salopard », aurait ajouté Kozma Proutkov, Tiouttchev avait bien dit : « la Russie, c'est à n'y rien comprendre », – et toi qui t'acharnes à cerner l'incommensurable...²⁷.

Le style est très caractéristique de ces lettres.

Viatcheslav Ivanov n'avait rien d'un « émigré », non parce qu'il était effectivement toujours citoyen soviétique, mais parce qu'il était parfaitement à l'aise dans l'ensemble de la culture européenne. Comme le rappelle Sergeï Avérintsev,

[...] pour ce poète fuyant la Russie, fidèle aux préceptes de la spiritualité russe et de l'œuvre spirituelle qui est celle de la Russie, il convenait d'abord d'échapper à l'enfermement, qu'il soit psychique ou matériel, et à l'air vicié des "colonies" russes²⁸.

C'est pourquoi il a choisi Rome, non Berlin ou Paris. Rester vraiment russe, c'était ne pas accepter d'être un émigré, même si son aversion pour le régime soviétique était sans ambiguïté (« dans un monde de bourreaux et de blasphémateurs je ne peux respirer »²⁹). D'autres ont également vécu ce refus intérieur de l'émigration, mais il a débouché sur des choix très divers, comme celui de faire allégeance, finalement, au régime soviétique, tout en préparant l'après-communisme.

Culturellement, Viatcheslav Ivanov était une personnalité supra-nationale. Il représentait même une sorte de catalyseur et de

истинных советских граждан ». Lettre du 9 mai 1927 à Lydia et Dmitri Ivanov, *Izbrannaja perepiska, op. cit.*, p. 552.

27. « "Odi et amo", как сказал Катулл. И "coincidentia oppositorum", как изрек философ Николай Кузанский. "Мерзавец", – присовокупил бы Кузьма Прутков: "еще Тютчев сказал: умом Россию не понять, – ты же паки тщишься объять необъятное" », *Ibid.*

28. « ...русскому беженцу, верному заветам русского духа и русского духовного дела, надлежит прежде всего вырваться из бытовой и психической замкнутости и затхлости русских "колоний"... ». S. S. Averincev, « Vjačeslav Ivanov : put' poëta meždu mirami », art. cit., p. 12.

29. « в атмосфере палачества и богохульства я не могу дышать ». Lettre à Lydia Ivanov du 18-20 juin 1927, *Izbrannaja perepiska, op. cit.*, p. 555.

trait d'union entre les différentes cultures européennes : ainsi, c'est lui qui est chargé de faire à ses collègues de Pavie un compte-rendu du nouveau livre d'Henri Brémond, *La poésie et la prière*. Sur sa proposition, le Collegio Borromeo a reçu Ottokar, Martin Buber, Tadeus Zielinski.

Il a lui-même donné un certain nombre de conférences sur la pensée religieuse russe, à l'Université de Pavie (janvier 1927). Le titre général était : « La pensée religieuse dans la Russie moderne » (*Il pensiero religioso nella Russia moderna*) :

- 1^e conférence : « La Chiesa russa, e l'anima religiosa del popolo ». 2^e – : « Tesi e antitesi: gli slavòfili e gli occidentali ». 3^e – : « Tolstói e Dostojevski ». 4^e – : « Vladimiro Soloviov ed i contemporanei ».³⁰

Il est à remarquer que ces conférences étaient faites en français. Malheureusement, bien qu'elles aient eu à l'époque un grand retentissement, le texte n'en a pas été conservé.

Nous apprenons directement peu de choses, dans ces lettres, sur sa propre « conversion ». Il affirme :

J'ai très bien fait de me réunir à l'Église catholique. On y respire à pleins poumons – il n'y a plus ni Grec, ni juif – dans une Église nationale, malgré tout, l'homme, au sens religieux, ne se sent pas, il n'y a pas cet espace dans lequel Dieu et l'homme se parlent l'un à l'autre³¹.

Mais il ajoute :

D'ailleurs, tout cela répond à un besoin *personnel*, qui m'est *propre*, et qui correspond à une période donnée de *ma* vie intellectuelle et spirituelle, et ce serait peut-être tout à fait autre chose pour un autre caractère et une autre période de la vie³².

C'est une expérience finalement incommunicable.

Mais une remarque semble en donner la clef : dans le monde contemporain, a-t-il déclaré lors d'une discussion politique au Col-

30. Lettre du 16 janvier 1927 à Lydia et Dmitri Ivanov, *Ibid.*, p. 515.

31. « Очень правильно присоединился я к католической церкви. Никакой духоты нет, – ни элина, ни иудея, – в национальной церкви как-то человека в религиозном смысле не чувствуешь, нет простора, в котором говорят друг с другом Бог и Человек ». Lettre du 26 décembre 1926 à Lydia et Dmitri Ivanov, *Ibid.*, p. 508.

32. « Впрочем, все это отвечает *моей, личной* потребности и *моему* периоду душевной и духовной жизни и было бы, может быть, совсем не то для другого характера или другого периода жизни ». *Ibid.*

legio Borrromeo, il y a deux formes d'internationalisme, celui du communisme et celui de l'Église³³ ; encore faut-il que l'Église n'ait pas été détournée de sa vocation et forcée à devenir nationale... Il écrit à son fils :

Pour ce qui est de la « doctrine »* [catholique], rien d'essentiel, comme tu le sais, ne la distingue de l'orientale, à part le fait de reconnaître le pape comme ayant tout le pouvoir de décider et le fait de se soumettre entièrement à lui, comme au successeur de l'ap. Pierre (ce qui sauve l'Église occidentale de ce fractionnement en petites églises nationales que nous voyons en Orient et la rend réellement Universelle)³⁴.

Son grief essentiel est moins vis-à-vis de l'orthodoxie officielle que du nationalisme étatique, qui a détourné à son profit l'idée du peuple-Église, dépositaire des valeurs spirituelles – ce nationalisme ayant pour support toute la partie de la société qui aspire au pouvoir (c'est-à-dire l'intelligentsia).

L'Église apostolique, celle des successeurs de Pierre, est étrangère aux nationalismes, en elle il n'y a plus de distinction de race ou de nationalité (« il n'y a plus ni grec ni juif... »). « Et quelles prières ils ont, dans le livre de prières le plus courant : pour les juifs, les musulmans, les païens »³⁵.

L'universel est aussi une question temporelle. Même avant le christianisme, Rome était un creuset culturel, de plus supra-temporel. On a vu que pour lui, symboliquement, derrière Rome il y a Troie, et on sait l'importance du mythe de Troie pour beaucoup de poètes russes au moment de la révolution (l'idée de la mort mais aussi de la résurrection des cultures nationales, de leur renaissance sous une autre forme).

33. Lettre des 17-18 décembre 1926, à Lydia et Dmitri Ivanov, *Ibid.*, p. 505.

34. « Что же до "doctrine" [catholique], она, как ты знаешь, ничем существенным от восточной не разнится, кроме признания папы имеющим всю власть решать и абсолютного повиновения ему, как преемнику ап. Петра (что спасает западную Церковь от дробления на мелкие национальные церкви, каковое мы видим на востоке и делает ее реально Вселенской) ». Lettre du 10 décembre 1927 à Dmitri Ivanov, *Ibid.*, p. 567.

35. « И какие молитвы у них, в обиходном молитвеннике: о евреях, о мусульманах, о язычниках ». Lettre du 26 décembre 1926 à Lydia et Dmitri Ivanov, *Ibid.*, p. 508.

La référence à Troie, identification de la Russie en révolution à Troie (Ilion) lui fut peut-être inspirée par celui qui venait d'être choisi comme représentant du Vatican dans la Russie soviétique, Mgr d'Herbigny. Il s'était nommé lui-même « Évêque titulaire d'Ilion », dans une carte postale de décembre 1926 envoyée à Viatcheslav Ivanov. Et ce dernier ajoutait, s'adressant à ses enfants :

"Ilion"... c. à d. Troie ?.. c. à d. Moscou, qui avait pris les noms, sous Ivan le Terrible, et de « Troisième Rome », et de « Troie », car Rome, c'est Troie ressurgie de ses cendres ?.. en voilà un rébus ! ah les jésuites !!³⁶

Si Rome est un creuset culturel, c'est qu'en elle renaît une autre grande culture, celle de Troie. Mais la signification universelle de Rome n'est pas seulement la manifestation concrète d'une pérennité. Si dans le premier des *Sonnets romains* Viatcheslav Ivanov attribue à Rome tout entière (et non à la seule Voie Appienne) l'appellation de *regina viarum*, c'est qu'il la voit comme l'un des carrefours de la culture mondiale, à la croisée de tous les destins historiques. De cette place centrale, elle voit aussi brûler une autre « Troie », Moscou. Elle nous voit

Livrer aux flammes la Troie de nos ancêtres³⁷

C'est cette continuité supra-temporelle, non la soumission à l'autorité, qui justifie l'obéissance au successeur de Pierre. En cela, Viatcheslav Ivanov s'oppose fondamentalement à Khomiakov, pour qui la papauté aurait simplement érigé en universel un particularisme qui s'ignore, celui d'un coin de terre bien défini appelé Rome, et aurait prétendu l'imposer au monde comme le garant de l'universel. Pour Viatcheslav Ivanov il y aurait une « bonne » idée impériale, celle qui rassemble, contre une mauvaise – celle de la Russie officielle, qui sépare.

On sait que d'après l'étymologie, la religion, *religio*, est « ce qui relie ». Une religion qui relie, non celle qui sépare, est donc bien la quintessence de la culture, dans une conception qui s'attache à tous les phénomènes de réunion et de permanence plutôt qu'aux rup-

36. « "Иlion"... т.е. Троя?.. т.е. Москва, именовавшая себя при Иване Грозном и "третьим Римом", и "Троей", ибо ведь Рим – восстановленная Троя?.. вот так ребус! ай-да иезуиты!! ». Fragment inédit de la lettre du 26 décembre 1926 à Dmitri et Lydia Ivanov. Je remercie André Chichkine pour l'accès qu'il m'a donné à ces archives, et Anna Kandiourina, qui m'a communiqué le tapuscrit intégral de ces lettres.

37. Vjačeslav Ivanov, *Ave Roma*, *op. cit.*

tures, telle qu'elle est également exprimée dans la *Correspondance d'un coin à l'autre*.

Dans son cas, le terme de conversion n'est donc pas approprié, il n'y a pas abjuration, renonciation à sa foi d'origine, mais réunion sans confusion. C'est une question d'époque : Viatcheslav Ivanov apparaît comme un précurseur de l'œcuménisme, à une époque où c'était encore une idée peu répandue. Mais sa pensée est caractéristique d'une conception moderne, non agonistique, de la religion³⁸.

Ce qui débouche sur une autre idée de la conversion, qui surplombe les différences confessionnelles : la conversion comme retournement intérieur, *metanoïa*. C'est sur cette idée, la nécessité de « changer son âme », que Viatcheslav Ivanov insiste dans une lettre à sa fille : « Pour toi, il ne s'agit pas tant de catholicisme que de conversion* au sens propre, comme dans le cas de St Augustin converti du manichéisme au christianisme »³⁹.

La relation de Viatcheslav Ivanov au catholicisme, à l'orthodoxie et à la Russie montre, comme chez Vladimir Soloviev, le refus de vivre séparé, sans rien renier des valeurs spirituelles propres à la Russie. Forcé à l'exil, il redevient fidèle à l'orthodoxie russe, tout en choisissant « l'Église universelle », face à l'universel mensonger que représente le communisme soviétique. Parce que l'émigration est un lieu « abstrait », il était obligé de se resituer dans l'espace réel et dans la culture en acte. Par cette « conversion » qui n'en est pas une, il définit le lieu d'où il parle, il choisit une patrie réelle mais en même temps supra-nationale, associant « l'infiniment cher et proche » (*rodnoe*) à l'universel (*vselenskoe*).

IRPhIL

Université Jean Moulin Lyon III

38. Cf. exposé d'Andrea Riccardi (fondateur de la Communauté de Sant'Egidio) au colloque « Sécularisation et laïcité en Europe » (Collège des Bernardins, Paris, novembre 2012).

39. « Для тебя идет дело не столько о католичестве, сколько о конверсии в собственном смысле, в смысле "обращения" св. Августина из манихейства в христианство ». Lettre du 10 mars 1927 à Lydia Ivanov, *Izbrannaja perepiska, op. cit.*, p. 534.